

Paul Fourez

Portugal

25 avril 1974 - 25 de Abril 1974

Trente ans...

Cette nuit, en « zappant » sans propos bien précis entre différentes émissions, je suis tombé sur la télévision portugaise, qui dédiait sa nuit à remémorer les événements du 25 avril 1974. Encore!...une fois de plus... on doit être un 25 avril, me suis-je dit, un peu agacé... Et puis soudain je pris conscience de ce que *trente ans* s'étaient écoulés...

Trente ans! Cela me parut incroyable. Déjà! Mais cela s'est passé hier, pour moi! Comment trente ans ont-ils pu passer aussi vite?

J'étais revenu à Bruxelles à la mi-avril 1974, en passant par Lisbonne au retour d'un séjour de quinze mois au Brésil.

Comme je disposais à ce moment de quelques jours de vacances, je me rappelle que, dès que j'eus vraiment pris conscience à Bruxelles de ce qui se passait au Portugal je n'y tins plus: il me fallait retourner à Lisbonne et aller voir.

Peu après, Isabel et moi avions pris l'avion pour Lisbonne et étions sur la praça do Rossio, bouches bées. Toute la journée, la place, ce cœur actif de la Lisbonne moderne, était bruisante de monde. Partout, de petits groupes serrés de huit, dix, douze, quinze personnes, voire plus, discutaient la situation. Ce qui était le plus marquant était le calme, le calme extraordinaire qui présidait à ces échanges de vue spontanés. La résultante

de toutes ces voix constituait, non pas une cacophonie vociférante, mais un murmure soutenu qui baignait la place, créant ainsi un volume vocal presque constant qui me frappa énormément. À l'époque nous parlions déjà couramment le portugais (avec un sotaque brésilien nettement plus prononcé qu'aujourd'hui...) et pouvions donc très bien suivre les conversations. On entendait sur le Rossio énoncer les propos politiques les plus extravagants. À ceux qui prônaient une révolution communiste et soviétique pure et dure, je fus totalement surpris d'entendre comment, après les avoir écoutés respectueusement, on répondait sur cette place avec infiniment plus de calme, de correction et d'intelligence que dans bien des hémicycles parlementaires de vieilles démocraties. Et tout cela, avec ce formalisme distant et un peu désuet dont, encore aujourd'hui, les Portugais et la langue portugaise sont friands. « *Não senhor, entendais-je, não concordo! — de jeito nenhum! — com a posição do senhor, que é muito próxima as teses do partido comunista, mais é totalmente errónea...* » J'étais ivre d'entendre la rue formuler les projets constitutionnels les plus variés, au milieu des rumeurs les plus folles. On passait du parlementarisme au régime des soviets, du présidentia-lisme à la nécessaire nationalisation totale des biens de productions, avec une seule référence commune — qui aurait d'ailleurs dû me tranquilliser davantage — autour du seul mot qui faisait l'unanimité: « *Libertade!...Libertade!...Libertade!* » Ce mot magique faisait le consensus. Et on s'arrachait les éditions spéciales de quotidiens neufs ou qui ne ressemblaient plus à ceux d'hier, pour les commenter...

Rarement ai-je autant écouté sans opiner. Et lorsque, après avoir fait à loisir le tour de la place le premier soir, avant de nous restaurer et regagner notre hôtel, nous fîmes ma femme et moi demi-tour pour regarder encore, longuement et en silence, la foule sur le Rossio, je me rappelle avec acuité avoir dit à ma femme, qui est espagnole: «...Si ceci se passait plaza de Oriente (la place des manifestations à Madrid)... Nous aurions déjà vingt morts! »

Eh oui, nous étions bien conscients du caractère prémonitoire de ce qui se passait à Lisbonne pour la dictature franquiste (à qui il restait vingt mois d'existence, mais dont nous ignorions alors que la fin serait biologique et non révolutionnaire...) Non, il n'y avait pas de bain de sang à Lisbonne! Non, on n'avait pas fusillé à tour de bras! Non, la droite et la gauche n'avaient pas perdu totalement le contact! Nous découvrions que sortir pacifiquement d'une dictature était en Europe possible, même si quelques mois plus tard nous trouvions que le Portugal hésitait décidément beaucoup trop entre Lénine et Kerensky...

C'est de ce mois d'avril au Portugal, il y a aujourd'hui trente ans, que date mon grand respect pour le peuple portugais, un peuple qui illustre à la perfection qu'on peut ne pas être très riche, mais profondément européen, très cultivé et extraordinairement ouvert sur le monde. Une leçon toujours valable aujourd'hui, à l'heure où l'Europe accueille dix États de plus... ■